

Voyage au bout du paradis

EXPOSITION Au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, «Le Mal du voyage», met en pièces les clichés sur le tourisme, ce sport collectif qu'on adore détester

EMMANUEL GEHRIG
@emmanuel_gehrig

«Je hais les voyages et les explorateurs!» écrivait Claude Lévi-Strauss en 1955 dans *Tristes Tropiques*. Depuis qu'il existe, le tourisme est l'une des activités que l'on aime le plus détester. Qu'ils viennent polluer l'air dans leurs charters, bronzer idiot sur des plages défigurées et ramener des babioles inutiles, les touristes constituent la facette indigne de notre quête de l'ailleurs. Mais qui sont les touristes? Nous tous, bien sûr!

Intitulée *Le Mal du voyage*, la nouvelle exposition du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) s'aventure dans les affres de l'industrie touristique globalisée. Non pas pour nous rappeler que le tourisme, c'est mal. Mais pour déjouer les clichés, montrer ce qui se joue dans la pulsion voyageuse et comment le visité ne se contente pas de jouer son rôle de victime colonisée. Un regard à la fois drôle et grinçant, mais sans jugement définitif, laissant chacun se dépêtrer dans la jungle des interprétations.

Très en phase avec une actualité paradoxale, où l'industrie

touristique mondiale n'a jamais été aussi florissante, en même temps que monte la tendance au *flygskam* (la honte de prendre l'avion) et la *staycation* (les vacances près de chez soi), cette exposition est le fait des deux nouveaux codirecteurs du MEN, Yann Laville et Grégoire Mayor, dans un espace temporaire entièrement rénové après deux ans de travaux. Le regard décalé, l'approche réflexive au lieu de la juxtaposition d'objets continuent d'être la marque de fabrique du musée qui a tant marqué l'époque de Jacques Hainard.

«Contrairement à certaines approches théoriques qui considèrent le tourisme uniquement comme la perpétuation de la domination coloniale, nous l'envisageons aussi comme un lieu d'interactions et de réinvention», explique Grégoire Mayor, en pénétrant un couloir d'aéroport, quadrillé par des barrières amovibles et saturé d'affiches aux slogans tapageurs. Il est l'heure de monter dans un véritable morceau de carlingue qui mènera au paradis – ou à l'enfer – des vacances.

«Ici, le voyageur doit se soumettre aux dix commandements de la manière de voyager», sourit Grégoire Mayor. L'avion-temple invite en effet à se rattacher à l'une des chapelles situées dans les compartiments à bagages à main: «volontouristes» enthousiastes, boulingueurs façon Cendrars ou adeptes du voyage intérieur recevront leur sauf-conduit vers l'ailleurs tant désiré. Il ne reste plus qu'à passer le temps en regardant des vidéos

espace balnéaire aux transats alignés, dont les coussins bleus imprimés portent des noms de lieux de rêve: Copacabana, Waikiki... et Portalban. Voyez cette plage: des chercheurs ont montré qu'elle ne se limite pas à un lieu de délasserment imbécile, mais permet la rencontre, les retrouvailles, la lecture.»

«Tourists go home»

Soudain le ciel s'assombrit, la féerie balnéaire est rompue par

celui de victime lors d'un attentat, note le duo de conservateurs.

Le visiteur secoué poursuit donc sa route en quête d'initiation chamanique ou de cures de jouvence au vin rouge, à travers une scénographie magistrale du studio Curious Space. Un bar à sushis tournant permettra de déguster des monuments touristiques incontournables, tandis que sur les coins de la pièce, des murs tapissés de photos racontent les mouvements de résistance citoyens, dans les favelas de Rio comme à Barcelone. «Quand les habitants excédés écrivent «Tourists go home» sur les murs, les visiteurs se prennent à leur tour en photo, retournant ce cri du cœur en attraction populaire attestée sur Instagram», s'amuse Yann Laville.

Plus loin, après une jungle aux selfies, une montagne (de plastique) et une visite dans un pavillon consacré au tourisme de la transgression, passage obligé au marché artisanal. «Cet espace de production touristique, souvent stigmatisé comme étant de moindre qualité, remet en cause les notions de tradition et d'au-

thenticité», explique Yann Laville qui nous emmène dans l'arrière-boutique, un «fablab», un lieu où l'artisanat est en perpétuelle réinvention.

Quelques exemples: artisanat inuit promu au rang d'art contemporain au Canada, sculptures sur bois de Brienz en passe d'être inscrites à l'Unesco, ou encore, plus prosaïques mais sublimes, des baskets péruviennes en laine de lama, reprenant les trois bandes d'une célèbre marque. «L'argent des touristes permet à des communautés rurales, notamment des femmes, de reprendre la main sur leur destin», note l'ethnologue.

Que reste-t-il d'un voyage? Dans le bus du retour, les photos défilent par l'action monotone d'un pouce géant. Mais déjà les vendeurs de rêve vous proposent une nouvelle aventure! Et pourquoi ne pas suivre un atelier pour perfectionner son récit de voyage et briller auprès de ses amis? Sus aux rieurs, et continuons! Après tout, personne ne nous juge. ■

Le Mal du voyage, Musée d'ethnographie de Neuchâtel, jusqu'au 29 novembre, men.ch

«Volontouristes» enthousiastes, boulingueurs façon Cendrars ou adeptes du voyage intérieur recevront leur sauf-conduit vers l'ailleurs tant désiré

parodiques sur ces thèmes, en compagnie de mannequins portant des masques exotiques, qui prennent toute la place et que nous haïssons déjà.

«Nous ne sommes pas des faiseurs de morale, assure Yann Laville, en pénétrant dans un

dur rappel à la réalité: un flash info annonce marées noires, typhons et naufrage de migrants... «Nul n'est à l'abri d'une crise de mauvaise conscience!» assène un faux guide de voyage rédigé pour l'occasion. Le touriste peut même passer du statut de «salud» à

«On assiste aujourd'hui à un burn-out pastoral»

RELIGION Qu'ils soient Français, Belges ou Suisses, une vague de démissions, burn-out et dépressions touche les pasteurs. Explications avec Jérôme Cottin, professeur de théologie pratique et auteur d'une grande enquête sur la crise de cette profession, parue le 19 février

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE-SYLVIE SPRENGER/PROTESTINFO
@AnneSySprenger

Les pasteurs ont mal à leur profession. C'est le constat principal qui ressort de la grande enquête réalisée sur le sujet par Jérôme Cottin, professeur de théologie pratique à l'Université de Strasbourg, et publiée ces jours aux Editions Labor et Fides. Explications.



JÉRÔME COTTIN
PROFESSEUR DE
THÉOLOGIE
PRACTIQUE,
UNIVERSITÉ
DE STRASBOURG

«Aujourd'hui ce n'est plus le ministère qui porte la personne, mais la personne qui porte le ministère»

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'enquêter sur les pasteurs? On assiste aujourd'hui à un burn-out pastoral. Un phénomène qui touche également de plus en plus de jeunes pasteurs. On savait déjà que certaines Eglises avaient des difficultés à recruter des ministres. Aujourd'hui, on s'aperçoit en plus que certains, au bout de quelques années, ne tiennent pas le coup, tombent en dépres-

sion, etc. Il y avait donc urgence, selon moi, à s'intéresser à la question.

Comment comprenez-vous cette crise pastorale? Ce n'est plus si évident que ça, en 2020, d'être pasteur alors que les Eglises sont partout en perte de vitesse. Le défi est énorme pour ceux qui veulent y consacrer leur vie, car aujourd'hui ce n'est plus le ministère qui porte la personne, mais la personne qui porte le ministère. Autrefois, c'était un métier qui était porté par une image, des structures sociales, etc. Le pasteur, surtout dans des pays comme la Suisse, c'était quelqu'un. Il représentait une autorité. A l'heure où les institutions sont remises en question, contestées, parfois même ignorées ou méprisées, le pasteur se retrouve bien seul.

Dans votre livre, vous pointez les non-dits de ce ministère. Quels sont-ils? On a beaucoup parlé du pasteur comme personnage public, mais on s'est peu intéressé à ce qu'il est au quotidien: comment il vit ce ministère, et notamment au sein de son intimité familiale. Je leur ai donc posé un certain nombre de questions assez personnelles, voire intimes.

Ce qui m'a mis sur la piste, c'est le constat que dans la région où je suis (en Alsace), le taux de divorces chez les pasteurs était sans doute supérieur à la moyenne nationale. Mon enquête révèle une autre image du pasteur, celle d'un être humain qui connaît finalement les mêmes difficultés et échecs que les autres. Or l'image d'Epinal de famille modèle continue de peser sur ceux qui peinent à trouver un équilibre entre ministère et vie privée.

Pourquoi cet équilibre est-il si difficile à trouver? Les pasteurs ont de la peine à se protéger. Or ils doivent apprendre à protéger leur vie privée, qui est sans cesse rognée par des impératifs, des urgences. On attend beaucoup d'eux, et de fait ils peinent à vivre aussi pour eux-



(XAVIER LISILLIQUOR POUR LE TEMPS)

mêmes. Et cela finit par aboutir à des échecs retentissants.

Quel rôle joue l'aspect financier dans cette crise? Cela dépend beaucoup des contextes, puisque certaines églises sont financées par l'Etat ou des structures publiques (comme dans le canton de Vaud), et d'autres doivent financer elles-mêmes leurs pasteurs. Alors évidemment quand le nombre de paroissiens

diminue, les finances suivent. Et tout ça va peser sur le pasteur, à qui on va confier des territoires de plus en plus grands. Beaucoup, en France, se retrouvent à faire tout seuls l'équivalent de ce que faisaient quatre ou cinq personnes il y a vingt ans.

INTERVIEW

«Le pasteur d'aujourd'hui est d'abord là pour accompagner l'humain, la spiritualité puis la foi viennent de surcroît», écrivez-vous. Le pasteur

d'aujourd'hui est-il devenu un travailleur social comme un autre? Non, loin de là! Bien sûr, il fait du social, il travaille au sein de réseaux sociaux, mais tous les pasteurs que j'ai interrogés sont convaincus d'avoir quelque chose de spécifique à apporter. Ils sont là pour délivrer un message spirituel, fondé sur la lecture et l'interprétation de la Bible: c'est leur raison d'être. La difficulté vient du fait que cette vocation spirituelle a de plus en plus de mal à être entendue, reçue,

comprise. Et ce, alors même que la société est largement en quête spirituelle.

Comment expliquez-vous ce paradoxe? Les gens sont férus de spiritualité, mais qui n'est pas celle que les pasteurs et les Eglises proposent. Ils recherchent une spiritualité centrée sur l'individu ou le bonheur personnel, ou auront plutôt tendance à être attirés par les spiritualités orientales. Or, dans le message chrétien véhiculé par les Eglises traditionnelles, il y a une insistance très forte sur le groupe, la communauté, la disponibilité à l'autre, l'effacement des besoins personnels au profit de l'aide aux plus petits, etc. Cette vision des choses est en contradiction avec la tendance sociale actuelle qui est de rechercher une spiritualité autocentrée sur ses propres besoins.

Un autre gros changement qu'a vécu cette profession, c'est sa féminisation. De quelle manière celle-ci l'a-t-elle influencée? J'ai constaté une grande différence dans les réponses émanant de femmes ou d'hommes pasteurs. Les réponses des femmes m'ont semblé plus pertinentes, plus précises, plus honnêtes aussi peut-être. Comme le ministère féminin est assez nouveau, les femmes pasteurs se sentent plus libres: elles n'ont pas le souci, l'obsession de coller à une image. Alors que les hommes cherchent parfois à reproduire ce modèle du pasteur tel qu'il a traversé les siècles, et du coup, ils vont être moins créatifs. Cette féminisation du métier est vraiment une grande chance pour le protestantisme – qui est quand même la seule religion à avoir un ministère féminin de cette importance. ■

Ecouter aussi l'épisode de notre podcast «Brise Glace»: «Comment Valentin, 25 ans, a choisi de consacrer sa vie à Dieu»

Les pasteurs. Origines, intimité, perspectives, de Jérôme Cottin, Ed. Labor et Fides, 296 p.